

Professeur Soljenitsyne

L'auteur de « L'archipel du goulag » était un redoutable lecteur. En exclusivité, *Le Point* publie ses notes inédites sur les grands romanciers russes.

PAR CLAUDE ARNAUD

Il est rare qu'on « entende » un écrivain lire; plus rare encore de le voir juger à voix haute l'œuvre des maîtres qui le précédèrent – trop risqué, sans doute. Mais Alexandre Soljenitsyne a fait assez d'années de baigne sous Staline pour ne plus rien craindre, en rendant publiques ses notes sur la littérature russe, au sortir de la rédaction épuisante de « La roue rouge », sous Eltsine.

Le résultat, à découvrir in extenso dans le livre « Ma collection littéraire », traduit du russe par Lucile et Georges Nivat, est d'une rare franchise, et d'une réelle rudesse parfois; on pense à un professeur de *creative writing* corrigeant le travail d'étudiants doués mais inexperts, une règle en fer dans une main et un bon point dans l'autre. D'un côté, Soljenitsyne célèbre l'immense horizon qu'engendrent les touches de vie brute que Tchekhov associe, en impressionniste, tout comme l'extraordinaire vérité des portraits qu'il rapporta de sa célèbre enquête sur les bagnes sibériens. De l'autre, il se montre vétilleux sur son vocabulaire (trop familier), ses clichés sur la vie populaire russe et ses facilités descriptives. On pourrait presque croire, devant son agacement pour l'aisance stylistique de Tchekhov, qu'il jalouse à retardement la liberté d'expression dont celui-ci avait joui sous les derniers tsars.

Mais quand Soljenitsyne aime, il est tout aussi catégorique. Il dit son admiration sans bornes pour Boulgakov, dont la prose ironique et urbaine, typiquement pétersbourgeoise, aurait pourtant pu lui déplaire, lui qui place plus haut que tout la vie traditionnelle des campagnes. « Le maître et Marguerite », chef-d'œuvre caustique jeté au visage des nouveaux maîtres rouges, est en particulier porté au pinacle, dans la section intitulée de façon révélatrice « Médailles décernées à Boulgakov ». Mais c'est que Boulgakov fut lui aussi attaqué par toutes les plumes du régime bolchevique, Maïakovski en premier, qui l'accusaient d'être rouge dehors et blanc dedans. Soljenitsyne s'identifie légitimement au persécuté, même



Anton Tchekhov
(1860-1904)



Andreï Biély
(1880-1934)



Mikhaïl Boulgakov
(1891-1940)

s'il le fut bien plus que Boulgakov, lequel finit même par être « récupéré » par Staline.

Qu'importe sa lecture ligne à ligne et son ton parfois un peu sec – qu'il est le premier à reprocher à Tynianov (« La mort du Vazir-Moukhtar ») : c'est un immense amour pour la littérature que le prix Nobel 1970 trahit ici. Son insistance à critiquer les paysans ou les juifs de Tchekhov, comme s'il savait mieux que son glorieux aîné ce que ces populations pensaient alors – il se vit comme la Russie incarnée –, ne parvient même pas à refroidir son enthousiasme. Son souci de voir les romans s'inscrire dans une réalité sociale et historique nationale, comme c'était le cas au XIX^e siècle, ne l'empêche pas non plus d'approuver les recherches formalistes de Biély (« Pétersbourg ») ou les diableries modernistes de Boulgakov. L'artisan aimant démonter les grandes charrettes littéraires du passé sait aussi se faire mécanicien pour juger des bolides lancés par l'URSS...

Difficile de ne pas rapprocher cette « Collection littéraire » des cours de littérature de Nabokov, cet

autre lecteur souverain, comme le fait Georges Nivat dans son avant-propos. Sans doute le professeur Nabokov a-t-il plus de fantaisie et d'humour, et un sens de la synthèse qui manque parfois ici. Soljenitsyne s'avère pourtant un critique tout aussi intuitif, et déjà moins capricieux. La souffrance remplaçant chez lui le plaisir comme ressort de la connaissance, il colle plus intimement à la prose russe, à qui le cosmopolite Nabokov aime faire des infidélités. On rêverait d'avoir de tels maîtres pour notre littérature; ici on n'enseigne que la lecture, très rarement l'écriture ■

EXTRAITS

Tchekhov, peut mieux faire

C'est par ses récits que Tchekhov se fit connaître, dans les années 1880. Et c'est leur insertion dans le terroir russe qui intéresse avant tout le professeur Soljenitsyne, lequel annote tous ses livres au crayon, les classiques du XIX^e siècle y compris, « de sa petite écriture d'écolier », précise Georges Nivat. ■■■

CULTURE

Galaxie russe.

Alexandre Soljenitsyne lors de son exil américain, en mai 1989. Après avoir achevé les milliers de pages de son grand-œuvre, « La roue rouge » (Fayard), il publia, de retour en Russie, ses « Notes sur la littérature russe ».



« Ma collection littéraire, tome 1 », d'Alexandre Soljenitsyne. Traduit du russe par Lucile et Georges Nivat (Fayard, 268 p., 22 €). Parution le 26 août.

■ ■ ■ Ramassons donc trois des « copies » de Tchekhov qu'annota l'auteur de « L'archipel du goulag » :

« "Chagrin" (1885). Comme il vous prend, ce récit ! Long monologue décousu, à moitié embrumé des vapeurs de l'alcool, adressé à qui n'est déjà plus qu'une morte. Et, de nouveau devant nous, toute une longue vie qui se loge en peu de lignes (...). La mort est rendue ainsi ; sur le visage de la vieille, la neige ne fond pas ; puis sa tête bat contre le traîneau. »

« "Le bonheur" (1887). Ce n'est pas la première fois que je rencontre une familiarité excessive dans l'appréciation de ce qui est naturel (...). Mieux vaudrait ne rien dire des pensées des moutons plutôt que ceci : "Visiblement, leurs pensées les accablent eux-mêmes jusqu'à l'inconscience". »

« "Le violon de Rothschild" (1894). Avec ce récit, Tchekhov continue de verser dans la toujours aussi désolante et nullement originale "dénonciation de la vie russe". Pour ce faire, il construit un personnage de fabricant de cercueils assez artificiel. »

Boulgakov et ses contempteurs

Alexandre Soljenitsyne juge aussi ses compatriotes en fonction de leur attitude face au pouvoir soviétique. Les opposants les plus résolus s'attirent légitimement ses faveurs, comme le prouve ce commentaire :

« Mikhaïl Boulgakov avait lui-même constitué un recueil de ces articles injurieux qu'il avait découpés dans la presse. Il en avait compté deux cent quatre-vingt-dix-huit ; trois seulement lui étaient favorables. Il faudrait un jour publier aussi l'ensemble de ces articles, au moins pour les historiens de la littérature : de quoi être atterré !

Sa veuve, Elena Sergueïevna, me donna en 1967 la liste qu'elle avait conservée des auteurs des articles, noms de familles avoués ou pseudonymes frileux et cachés (de quoi donc se cacher puisqu'ils écrivaient pour complaire au pouvoir ?) et elle me fit la demande et me confia le soin de les porter un jour à la connaissance du public (...). Voici donc ces noms dans l'ordre dans lequel je les ai reçus : Heim, Kubaty (pseudonyme de Morgenstern M.M.), Lounatcharski, Achmarine... » (31 noms suivent).

Andrei Biély, trop malsain

Surveillé par la Tcheka dès 1921 puis expulsé vers l'Allemagne par Lénine, Andreï Biély (1880-1934) s'attire à la fois l'admiration et les reproches de maître Soljenitsyne, lequel apprécie sa fantaisie gogolienne mais supporte mal les moqueries dont l'Empire russe fait l'objet tout au long de « Pétersbourg », son chef-d'œuvre. Voici le commentaire dont l'élève Biély est gratifié :

« Il est trop pétillant et instable pour écrire une œuvre équilibrée. Même dans ses fantaisies les plus débridées, il y a quelque chose de malsain, un dérangement cérébral. Pour être plus précis, son appréhension du monde, c'est : "Presque tous sont malades." Et tous ses personnages sont à ce point déjantés qu'on le croirait incapable d'imaginer rien de sain. » ■